

Rome est opposée aux sciences, pourquoi protège-t-elle, et honore-t-elle ceux qui les cultivent; et comment se fait-il que dans le cas de Galilée seul, qui ne forgeait aucune nouveauté, qui ne donnait aucune théorie nouvelle, elle devint tout-à-coup persécutrice? Ce qu'il y a de mieux à croire, c'est que, si vraiment Galilée a été condamné, il l'aura été pour quelque chose d'étranger à la promulgation de sa théorie héliocentrique, enseignée avant lui, quatre-vingt ans et même cent ans, par Copernic à Rome même.

Mais Galilée ne fut point condamné pour avoir enseigné cette théorie, cette théorie elle-même ne fut point condamnée; Galilée non plus ne fut point emprisonné, et on ne l'obligea point de rétracter sa doctrine. Quel est donc le fait réel de cette histoire? Il paraît que Galilée, par la manière dont il proclamait sa théorie, la chaleur qu'il mettait à la défendre, et sa manière de la concilier avec les Ecritures lui attirèrent quelques ennemis; qui cherchèrent en 1615, à le citer à l'Inquisition, mais sans aucun effet. Il n'y eut point de censure contre lui ni contre sa doctrine; on lui signifia seulement de parler comme mathématicien, (1) de se borner à ses découvertes et à ses preuves scientifiques, sans y mêler des questions de l'Ecriture Sainte. Mais Galilée ne se contenta pas de cela; il insista sur deux choses, premièrement que la doctrine était démontrée, et secondement qu'elle était appuyée sur l'Ecriture Sainte; et il vint de lui-même à Rome en 1616, pour obtenir en sa faveur une décision sur ces deux points. Il n'y avait aucune accusation contre lui; il ne fut point cité pour comparaître, mais il vint de lui-même pour obtenir de Rome la sanction de ses théories. La Cour de Rome ne voulait pas s'en mêler. Mais enfin importuné par Galilée et par ses amis, le Pape livra la question à l'Inquisition, qui décida les deux points contre Galilée; c'est-à-dire, qu'ils décidèrent que cette doctrine n'était pas démontrée par les Ecritures, ni appuyée sur elles.—Car c'étaient les seuls points qui étaient devant eux.—Ils ordonnèrent donc à Galilée de ne plus enseigner cette doctrine *comme démontrée* et de ne plus y mêler l'Ecriture Sainte. Cela le laissait libre de l'enseigner comme hypothèse, et d'apporter pour ses preuves toute la science mathématique possible; mais Galilée ne fut pas encore content, alors on lui défendit absolument d'enseigner cette doctrine. C'est là tout ce que nous pouvons dire de la décision de l'Inquisition en 1616. Il n'y eut aucune condamnation positive, ni rétractation exigée: Galilée fut encore en honneur à Rome; et quand son ami, le cardinal Bambarini, devint Pape sous le nom d'Urbain VIII, il vint de nouveau à Rome, y fut reçu avec les plus grands honneurs, et le Pape lui accorda une pension, à lui et à son fils.

Pendant dix-sept années après cette décision de 1616, Galilée continua ses études mathématiques, sans être troublé et avec le plus grand succès; reçu partout avec honneur et applaudissement, et nulle part ailleurs autant qu'à Rome. Le cardinal Bambarini qui avait été opposé à la décision de l'Inquisition devint Pape sous le nom d'Urbain VIII. Il était ami de Galilée, il ne s'opposa pas à sa théorie héliocentrique. Les amis de Galilée furent encouragés, et élevés sous ce Pape, il paraissait qu'on n'avait besoin que d'adopter cette doctrine pour être dans les honneurs grâces du Pape. Galilée fut considéré; mais alors il donna ses *dialogues* dans lesquels il fit reparaître sa théorie, contre les obligations qu'il avait prises, et il s'oublia jusqu'à parler d'une manière outrageante et méprisante contre l'autorité; pour cela il fut cité en 1633 au tribunal à Rome, et fut condamné; la question étant alors pour *mépris d'autorité* et non point pour la vérité ou la fausseté de sa doctrine. Quelle punition lui imposa-t-on? On n'en sait rien; mais il ne fut pas emprisonné. A Rome, il résidait dans le palais de son ami, l'ambassadeur de Toscane, et durant son procès, il fut confiné pendant quatre jours (comme M. Drinkwater, dans sa vie de Galilée, et M. Whewell le disent) dans un appartement splendide du palais fiscal de l'Inquisition. Tels sont les faits de cette aventure aussi simplement et aussi brièvement que nous pouvons les raconter. (Voyez le Sém. No. de la Revue de Dublin, article *Galilée*; et réimprimé avec une introduction par un catholique américain, Cincinnati, *Catholic Book Society* 1844. 8 vol. p. 63.

La Revue Méthodiste ajoute, excepté la peinture et la sculpture, aucun art, et aucune science n'a échappé à l'anathème de Rome. Quand et où Rome a-t-elle jamais anathématisé aucun art ou aucune science? La musique est à la fois un art et une science; Rome l'a-t-elle jamais anathématisée? Quand Rome a-t-elle anathématisé l'architecture, soit comme art soit comme science? Nous avons entendu parler de l'architecture gothique, l'admiration et le désespoir des architectes de notre tems, c'est une création du moyen âge, et nous avons coutume de la regarder comme catholique. Ces anciennes et magnifiques cathédrales, dont les Touristes Européens nous parlent tant, auraient été par hasard bâties par des protestans, et nos modernes *meetings houses* ont été taillées par des architectes catholiques! La mécanique est une science. Rome l'a-t-elle jamais anathématisée? D'après Whewell elle fut portée par Léonard de Vinci et Galilée au plus haut degré de perfection que les modernes puissent atteindre; (car De Vinci prévint les découvertes de Stevinus). Ils étaient tous deux catholiques, honorés de

(1) Il en fut de même à l'égard de Buffon qui voulait appuyer sa théorie de la terre de divers passages de l'Ecriture Sainte. Le Pape le fit prier de se rétracter, Buffon donna quelques excuses dans une édition suivante, mais ne se rétracta pas entièrement. Cela ne fit alors aucune impression dans le monde savant, mais si la chose fût arrivée il y a quelques siècles, on aurait brodé quelque histoire, inventé quelques fables pour lui donner quelque importance.—*Note de l'auteur.*

Rome, et le dernier pensionnaire de l'Eglise. L'astronomie, comme nous l'avons vu, doit à Rome ses principales découvertes et son encouragement. La métaphysique est presque exclusivement une science catholique. Bacon est plus qu'égalé par Campanella et Descartes. Leibnitz doit son excellence à l'étude des scholastiques, et St. Thomas d'Aquin lui seul peut emporter la balance sur toute la foule des métaphysiciens allemands. L'Italie et la France ont pris de bonne heure la prééminence dans l'histoire, et elles la gardent encore. Dans la poésie les catholiques sont plus que les heureux rivaux des protestans. Shakespeare n'était point protestant. Dante, Petrarque, Boccace, le Tasse, Arioste étaient catholiques et Italiens. La poésie espagnole et portugaise n'est pas méprisable; et ôter à la poésie allemande et anglaise ce qui n'appartient pas aux catholiques, alors ce qui en reste ne surpasse pas la plus pauvre poésie française; La logique a-t-elle été anathématisée par Rome? Si le Réviseur Méthodiste le pense, nous lui conseillons de lire un cours de théologie catholique; n'importe lequel, un seulement qui ait été préparé pour les jeunes étudiants en théologie, et il changera bien vite d'idée, le fait est que toutes les grandes découvertes, et les belles inventions dont se glorifie la chrétienté sont dues aux catholiques; le parchemin, le papier l'imprimerie, la gravure, les miroirs de verre et d'acier, la poudre, l'horlogerie, les télescopes, les compas de marine, la réforme du calendrier, les décimales, l'algèbre, la trigonométrie, la chimie, la musique dans sa nouvelle méthode, tout cela nous vient de nos ancêtres catholiques. Les grandes découvertes maritimes; le Cap de Bonne-Espérance, le Nouveau-Monde ont été découverts bien avant l'existence du protestantisme. Le principe de la pompe à vapeur fut découvert par Roger Bacon, et l'application de la vapeur à la navigation fut mise à exécution par un catholique Espagnol, dès le commencement du dix-septième siècle. L'application des sciences aux arts mécaniques reçut ses principaux développemens dans les pays catholiques, et n'a fait quelques progrès considérables dans les pays protestans que depuis une cinquantaine d'années, c'est-à-dire, depuis que le protestantisme décline dans ces pays. Et cependant un écrivain qui n'a probablement pas lu un seul livre catholique dans toute sa vie, qui, nous osons l'affirmer, n'est pas capable de distinguer un seul dogme du catholicisme, et qui se montre lui-même le plus ignorant possible dans l'histoire de l'Eglise, a l'imprudence de venir dire, qu'excepté la *peinture* et la *sculpture* aucune science n'a échappé à l'anathème de Rome—et l'on n'a épargné ces deux-là que pour les faire tributaires des cérémonies idolâtriques de l'Eglise.

[M. Brownson remet au numéro suivant sa réponse au quatrième chef d'accusation].

LETTRES D'UN ECCLÉSIASTIQUE CANADIEN,
voyageant à l'étranger,
ADRESSÉES A SON FRÈRE, DE QUÉBEC.

Marseille, 16 septembre 1844.

Cher frère,

J'ai pu enfin cher frère, m'éloigner de Paris, où une certaine affaire m'avait tenu cloué pendant plusieurs semaines au-delà du terme fixé d'abord pour mon départ. Par la vapeur, puis par la voiture, je me suis rendu à Châlons sur Saône, où je devais rencontrer le bateau à vapeur qui devait me transporter à Lyon. La Seine, dans l'espace des 20 lieues que nous l'avons parcourue, nous a fort intéressés. Sauf les bords du Rhône, dont je te parlerai bientôt, la France ne m'avait encore rien présenter de plus magnifique que les rivages de la Seine, rivière qui, après avoir traversé une grande partie de la France, et même la ville de Paris, va disparaître dans le grand Océan. Ses bords sont un jardin continu, l'œil s'y repose avec complaisance; c'est un beau tableau qui va se déployant incessamment, sur lequel la nature répand d'une main gracieuse les richesses qu'elle fait surgir de son sein fécond. De Montreuil, où je suis descendu, je me suis transporté par terre à Auxerre, où, bon gré mal gré, nécessité m'a été de poser un jour, la diligence n'en devant partir que le soir. J'avais déjà passé une nuit dans la voiture, je devais y en passer une seconde avant d'arriver à Lyon. Rien de plus ennuyeux que le voyage de nuit par voiture. C'est un tems non interrompu de malaise, de souffrance, le sang s'échauffe, la santé en souffre, mais comment faire autrement; C'est le seul moyen qu'on puisse prendre pour arriver au terme de son voyage. Me voici donc à Auxerre, ville fort intéressante par les souvenirs historiques qu'elle rappelle à l'esprit. C'était autrefois la capitale de la Gaule Celtique, le chef lieu des anciens Celtes, dont le nom et les exploits belliqueux sont inscrits dans les fastes de l'histoire de la Gaule Ancienne. La piété y rencontre de beaux monuments religieux; c'est là qu'a vécu, qu'est mort et qu'est inhumé le grand saint Germain l'Auxerrois, le même qui, de concert avec St. Loup, travailla si efficacement à la conservation de l'Angleterre dans le IV^e ou Ve siècle; son précieux corps repose dans les cavernes souterraines d'une église dont la fondation remonte aux tems les plus antiques. Là aussi reposent du repos des élus plus de 60 corps de saints dont la plupart sont d'anciens évêques, d'Auxerre: Dieu protège de son bras puissant et paternel ce sanctuaire si respectable et si saint. Chose étonnante! pendant les jours de terreur, pendant la révolution française, tems où la violation des tombeaux des saints et des églises était à l'ordre du jour, les caveaux d'Auxerre furent préservés du désastre commun, le sépulchre des saints qui y sont déposés furent conservés dans leur intégrité; la main du barbare ministre de l'impunité ne put les atteindre. Je n'essayerai pas, cher frère, à te faire part des douces émotions qu'éprouva mon cœur en face d'un sanctuaire si saint; tu me connais